

CAMP DES MILLES



2015 - 1915

L'ENVERS DU CHEMIN

Sur les traces du génocide des Arméniens...

PHOTOS - RÉCIT - TÉMOIGNAGES - RÉSTANCES
ITINÉRAIRE D'EXPOSITION

**Camp
des
Milles**

COMPRENDRE POUR AGIR

MUSÉE D'HISTOIRE
ET DES SCIENCES
DE L'HOMME



2015-1915

L'ENVERS DU CHEMIN

Sur les traces du génocide des Arméniens...

PHOTOS - RÉCIT - TÉMOIGNAGES - RÉSISTANCES

ITINÉRAIRE
D'EXPOSITION

COMMISSAIRE D'EXPOSITION : BERNARD MOSSÉ
ARCHIVES & PHOTOGRAPHIES :
FONDS NUBAR / STÉPHANE DUMONT DE SAURET
RÉCIT : ERIC SEMERDJIAN
PRODUCTION : FONDATION DU CAMP DES MILLES MÉMOIRE ET ÉDUCATION

campdesmilles.org  

EXPOSITION RÉALISÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA :



MUSÉE D'HISTOIRE
ET DES SCIENCES
DE L'HOMME

Le Site-Mémorial du Camp des Milles



Seul grand camp français d'internement et de déportation (1939-1942), encore intact et accessible au public, le Camp des Milles abrite aujourd'hui un important Musée historique, tourné vers l'éducation et la culture.

Antichambre d'Auschwitz sous le régime de Vichy, le Camp des Milles vit passer dix mille personnes de trente-huit nationalités entre 1939 et 1942, avant même l'occupation de la zone par les Allemands.

Plus de deux mille d'entre eux, hommes, femmes et enfants juifs, seront déportés vers Auschwitz, via Drancy ou Rivesaltes. S'appuyant sur l'histoire du lieu, l'action du Site-Mémorial est destinée à renforcer la vigilance et la responsabilité de chacun, face à l'antisémitisme, aux racismes et tous les fanatismes :

- d'une part, en s'appuyant sur la mémoire et l'histoire de la Shoah et des crimes génocidaires commis contre les Arméniens, les Tsiganes et les Tutsi, ainsi que sur les résistances à ces crimes.
- d'autre part, en tirant parti des acquis scientifiques permettant de comprendre les processus individuels et collectifs qui peuvent conduire à ces crimes, mais aussi les capacités humaines qui permettent de s'y opposer.

Le Camp des Milles est un site sauvé par 30 ans de mobilisation de la société civile, soutenue par les grands porteurs de la Mémoire, Madame Simone Veil et Messieurs Serge Klarsfeld, Robert Badinter et Elie Wiesel.

Qui se souvient encore du massacre des Arméniens ?

Voilà cent ans, au cœur de la première guerre mondiale, le premier génocide de notre histoire : le massacre programmé d'un million et demi d'Arméniens.

Entre orient et occident, il y a cent ans. Si loin, si près. Qu'en avons-nous à faire ? Qu'en avons-nous à dire ? Après tant de commémorations, de livres et de discours, pourquoi ne pas laisser les victimes à leurs souffrances et les enfants de leurs enfants à leur mémoire ?

Pourquoi ? Parce que le génocide des Arméniens fut le premier. Son impunité et son effacement, sa négation en annonçaient d'autres. « Qui se souvient encore du massacre des Arméniens ? », lançait Hitler comme un défi en 1939, juste avant l'attaque de la Pologne, à l'orée de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah.

Quatre-vingts ans plus tard, en Afrique, malgré le procès de Nuremberg et l'invention juridique du terme, un autre génocide a frappé près d'un million de Tutsis au Rwanda.

Pourquoi cette exposition ? Pour comprendre comment cela s'oublie.

C'est pour cela que la Fondation du Camp des Milles, a choisi de remonter le temps oublié des massacres, de parcourir à l'envers le chemin des victimes, de remonter le fil de la mémoire, de retrouver les lieux escamotés des corps oubliés. De reconstituer une géographie du génocide.

Ces images et ce récit d'aujourd'hui, dévisagés par les paisibles témoins d'autrefois, sont une preuve. Une preuve par l'absence : une falaise sans nom, un pont sans passants, un rivage sans enfants, un arbre sans ombre.

Et une absence. Celle d'Ovsanna, survivante miraculeuse, qui vécut 106 ans pour raconter au monde son génocide. Figure arménienne emblématique qui nous a quittés l'an dernier, et qui nous raconte encore.

Pour savoir aussi comment cela se produit et se reproduit. Transmettre aux générations à venir les clés pour comprendre, les repères pour agir. C'est la vocation du Site-mémorial du Camp des Milles : s'appuyer sur l'analyse des génocides du XXe siècle pour alerter face à la montée des extrémismes et des nationalismes, aux peuples en exil, aux camps pour indésirables et aux migrants qui échouent.

Il existe cependant une différence essentielle qui caractérise chacun d'eux : la durée qui nous en sépare. Avec la Shoah, nous vivons une époque charnière dont les derniers survivants disparaissent, où la mémoire laisse place à l'histoire et à l'analyse scientifique.

Avec le génocide des Tutsis au Rwanda, dont nous sommes les contemporains, la parole est aux victimes rescapées dont les cicatrices sont nos traces.

Le génocide des Arméniens a cent ans. Trois générations sont passées. Le processus de reconnaissance des génocides par les pays qui les ont vécus, apparemment si rapide au Rwanda, si long pour la Shoah, reste encore à accomplir pour les Arméniens.

Le travail de mémoire n'est plus une urgence, c'est encore un combat.



Si je fais ça, c'est pour changer le monde

Comment réaliser un travail photographique traitant d'un génocide vieux de cent ans sans tenter de révéler un brin de vérité. Mais que reste-t-il à photographier?

La géographie des lieux cachés, engloutis, souillés par la banalisation d'un Etat volontairement aveugle et aveuglant à son tour.

C'est là que la démarche photographique dépasse pour moi son sens premier de représentation contingente pour devenir un outil de vision globale rendant compte des parties cachées de l'image.

Je me suis rendu sur ces terres à la recherche de sites où ont eu lieu massacres, tortures, déportations et exactions de tous genres pour réaliser une série de paysages de crimes d'hier et d'aujourd'hui.

J'ai cherché, à travers ces images, à transmettre les perceptions ressenties devant ces lieux de sépultures niées. Les apparences vieilles de cent ans se confondent alors avec une vérité ensevelie qu'il reste à révéler au monde. Ces images ne montrent rien, n'enseignent rien, elles sont des traces qui font signe. Il ne s'agit pas ici de restituer le visible, il s'agit de rendre visible le génocide des Arméniens.

Ces photographies sont des objets à penser, comme des filets qui capturent notre conscience, le temps d'une visite, et nous forcent au questionnement personnel et collectif.

A travers ce processus, je tente aussi de comprendre ce qui se passe du côté du bourreau. Car le noyau de l'horreur est dans son camp.

Comment en arrive-t-on à décimer hommes, femmes et enfants, à inonder un territoire de sang, sans passer le restant de ses jours dans l'insomnie ? Est-il convaincu du bien-fondé de sa mission meurtrière, sans jamais succomber au doute ?

Seule une justification de ses actes épouvantables au nom de l'amour d'une cause folle peut lui permettre de continuer son existence. Parce que ce doute est aussi le nôtre aujourd'hui et peut devenir à tout instant le cœur de nos choix.

A l'ère de l'omniprésence de la photo, pratique et permanente, le photographe d'art devient un révélateur d'invisible.

Stéphane Dumont du Sauret
Photographe

Préambule

Itinéraires

La vocation première de la Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Education est de s'appuyer sur l'histoire pour fournir les clés de compréhension des processus qui mènent au pire. Il s'agit non seulement de dire l'horreur du passé mais également d'alerter et d'appeler à la vigilance pour aujourd'hui.

La Fondation a enrichi cette approche scientifique et pédagogique d'une approche sensible et artistique. C'est pourquoi, après une exposition sur les artistes internés au Camp des Milles, qui montrait leur résistance par l'art aux conditions indignes dont ils étaient victimes (« Créer pour résister », 2013), la Fondation a rendu hommage aux victimes et survivants du génocide des Tutsis au Rwanda en 1994 dont les cicatrices sont nos traces (« Une cicatrice dans l'histoire », 2014).

Pour perpétuer cette ambition, ancrée dans la convergence des mémoires génocidaires, nous avons voulu, en cette année du centenaire, commémorer le génocide des Arméniens.

Mais que faire voir et qui faire parler ?

Il nous a semblé tout d'abord évident de rendre hommage à Ovsanna Kaloustian et à son itinéraire de vie, icône de la communauté arménienne, décédée l'an dernier. Son combat fut celui contre l'oubli et contre la négation. Contre l'oubli par la négation.

Ce témoignage de l'un des derniers survivants, nous avons voulu le prolonger par deux témoins indirects lancés sur un même itinéraire. Stéphane Dumont et Eric Sémerdjian ont parcouru pour nous l'envers du chemin, ils se sont confrontés aux lieux actuels des massacres d'autrefois, de Diyarbakir à Van, de Bitlis à Mardin.

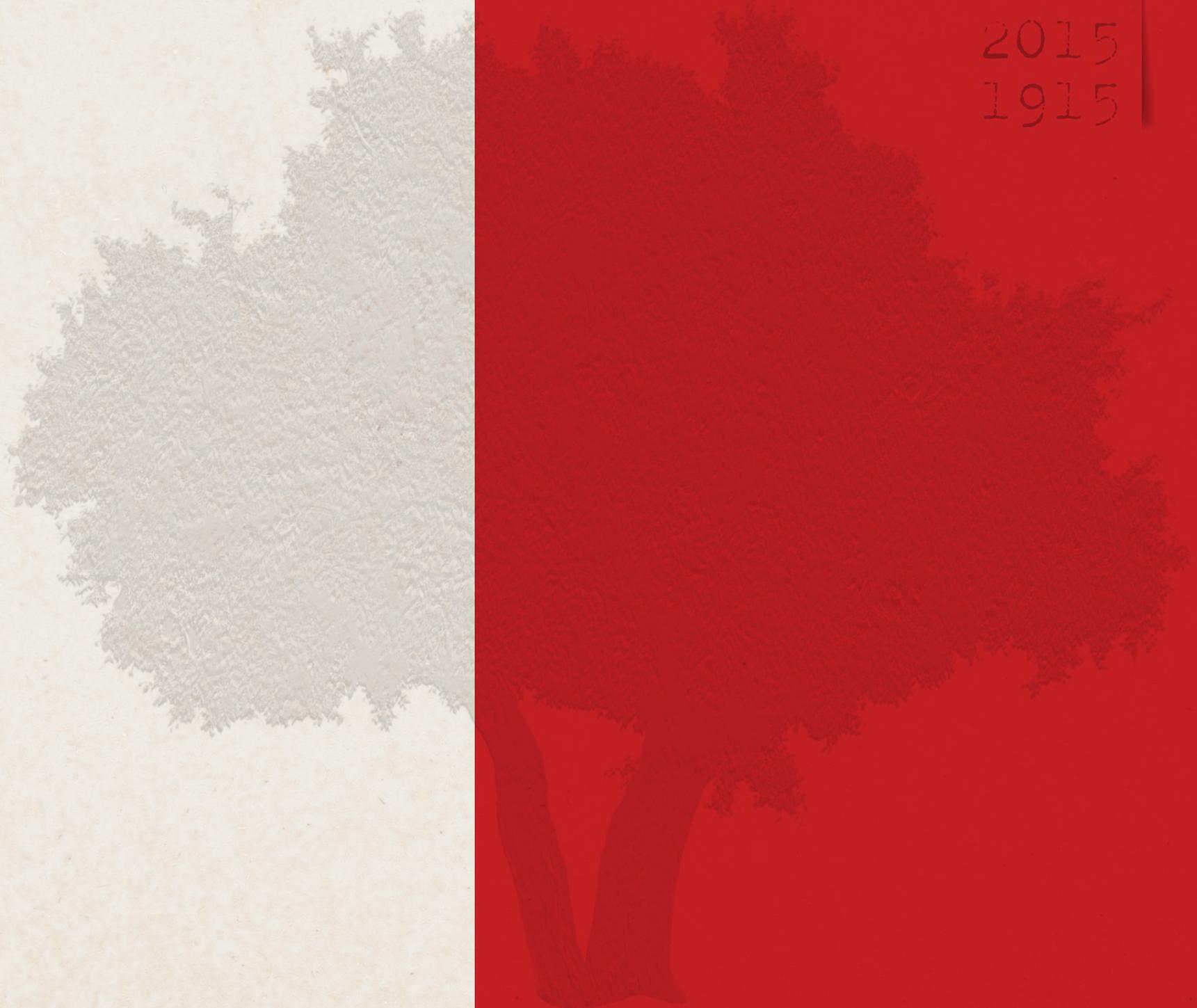
Pour le premier, il s'agissait de témoigner de la réalité des massacres avec l'œil objectif du photographe, mais aussi de fournir en quelque sorte la preuve de la négation de cette mémoire par la banalité des lieux.

Pour Eric, il s'agissait d'effectuer un travail d'anamnèse avec la main subjective de l'écrivain, à partir des notes prises en chemin, un retour difficile et nécessaire sur l'histoire familiale, de parcourir à rebours le chemin douloureux de la mémoire.

A travers leurs images et leurs mots, tout au long de leur itinéraire, c'est la possibilité même d'en tirer les leçons pour aujourd'hui qui nous est ouverte.

La Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Éducation

2015
2014
2013
2012
2011
2010
2009
2008
2007
2006
2005
2004
2003
2002
2001
2000
1999
1998
1997
1996
1995
1994
1993
1992
1991
1990
1989
1988
1987
1986
1985
1984
1983
1982
1981
1980
1979
1978
1977
1976
1975
1974
1973
1972
1971
1970
1969
1968
1967
1966
1965
1964
1963
1962
1961
1960
1959
1958
1957
1956
1955
1954
1953
1952
1951
1950
1949
1948
1947
1946
1945
1944
1943
1942
1941
1940
1939
1938
1937
1936
1935
1934
1933
1932
1931
1930
1929
1928
1927
1926
1925
1924
1923
1922
1921
1920
1919
1918
1917
1916
1915



L'ENVERS DU CHEMIN

2015
1915



2015

L'envers du chemin

« Cet envers du chemin débuté à Mardin ne constitue qu'une partie d'une géographie plus vaste sur laquelle a été perpétré le génocide. Quel que soit le point de départ, en une lente hémorragie, toutes les colonnes de déportations convergeaient vers le désert de Syrie. »

1915

Déportations et massacres
par armes à feux ou armes blanches.

Istanbul. Aéroport international Atatürk. 8 juillet 2015.

Sur les écrans lumineux des horaires des vols intérieurs s'affichent des noms de villes. Liste froide, horaires, numéros de vols, numéros de portes. Départ vers Erzeroum, Bitlis, Trébizonde, Mardin, Muş, Bursa, Diyarbakir... Devant mes yeux, un saut en apnée dans l'Histoire. En superposition hypnotique, sur les écrans du hall 10 de l'aéroport international d'Istanbul, s'affiche la carte d'une géographie génocidaire, héritée d'une mémoire collective et familiale que les années n'ont pas contrainte, malgré le négationnisme de l'Etat turc. Je connais le nom de ces villes par cœur. Diyarbakir, Elaziğ, Van, Sivas, Batman... Rappel de l'exil, des paradis perdus, des exactions, des meurtres, des marches forcées, des tortures; de l'élimination de masse programmée. Chaque nom résonne des récits des survivants, d'une transmission familiale plus ou moins anorexique; et, pour le descendant du génocide que je suis, de la souffrance de mes grands-parents, ces « sans-sépulture-fixe » de mon histoire.

Départ pour Diyarbakir, au sud, dans le Kurdistan turc. J'y rejoins Stéphane Dumont de Sauret, le photographe avec qui je vais voyager, à un siècle de distance, sur

la route des convois de déportation et des sites-martyrs qui ont vu l'élimination programmée d'un million cinq cent mille Arméniens entre 1915 et 1920. L'envers du chemin. Une remontée depuis la frontière irako-syrienne, point d'aboutissement de la lente hémorragie des corps qui nous conduira de Diyarbakir à Mardin, Derik, Çermik, Çüngüş, Yeniköy, Ergani-Maden, Kiziltepe, Sürek, Elaziğ, Harput, Muş, Tatvan, Sason, Bitlis, Lice.

Les quelques semaines qui précédèrent ce départ ranimèrent les fantômes d'une histoire dont l'exhumation est à chaque fois source de grande angoisse.

Comment écrire le silence, la souffrance? Comment rendre compte de la disparition des corps, du vide, de l'effacement, de la violence quand l'histoire remonte comme bulles hallucinées à la surface de la mémoire? Serai-je assez armé pour cette confrontation? Serai-je assez armé pour ce corps-à-corps mémoriel sur les lieux du délit?

L'anticipation inquiète de cette immersion projetée me dicta l'urgence de revisiter, avec méthode, les éléments



2015

Part arménienne

« Diyarbakir fut notre porte d'entrée dans ce voyage et notre point de départ vers la France via Istanbul... »

Tout dans les rues de la vieille ville me renvoyait à ma part arménienne.

Dans le même temps, j'éprouvais cet empêchement à en jouir pleinement... »

1915

Route de la déportation vers le Sud :
 exécutions, massacres,
 tortures, déportations

constitutifs d'un travail de réappropriation identitaire qui s'est nourri, au fil des années d'expériences multiformes, à travers voyages, écriture, récits, conférences, rencontres. Car se confronter aux restes de son histoire s'incarne différemment selon que l'on parle depuis le confort relatif et la distance que confère le pays d'accueil, ou depuis le centre géographiquement circonscrit de la déflagration. On ne parle dès lors plus de « sur » ou d'« à côté » mais de « dans » l'épicentre de cet espace nu et impudique, où se ressent presque physiquement la représentation de la violence. Ce qui est de l'ordre du malaise qui étirent – et j'en avais fait l'expérience lors d'un premier voyage à Istanbul à l'âge de 22 ans – tient à la coexistence d'un paradoxe insoluble entre un sentiment de grande proximité culturelle (noms de lieux prononcés familialement, livres lus, objets usuels connus, nourriture...) et l'impossibilité radicale à en jouir, tant elle renvoie à la haine réelle ou fantasmée du bourreau. Revivrai-je, dans le silence de cette proximité entrevue et son impossible partage, ce sentiment d'inquiétante familiarité (selon la traduction que donne Janine Altounian de l'*Unheimlich* freudien¹) ?

Refaire ce chemin dans le pays du testament refusé, c'est témoigner par sa présence de la mémoire qu'il faut taire. C'est bien la question du « taire » que j'allais explorer, celle de l'Etat turc dans son entreprise de négation mais aussi celle des transmissions précaires, aléatoires, des souffrances tuées parce qu'indicibles. Et taire l'histoire, c'est bien ce que désire le plus le génocidaire. Le silence comme but ultime du déni, achèvement de l'entreprise d'éradication d'une culture et des référents identitaires qui la constituent.

Ce renvoi au silence, à l'héritage de la perte et à la douleur constante du récit fait et jamais écouté, nécessitait que je convoque, dans ce travail préalable d'avant départ, un territoire connu : le corps comme lieu d'incarnation de ma mémoire génocidaire.

« Lire un pays, c'est d'abord le percevoir selon le corps et la mémoire, selon la mémoire du corps ». La grille de lecture que proposait Roland Barthes² avait nourri l'écriture de mon premier livre³ paru en 2010, dans une tentative de saisir les archipels de ma mémoire familiale. Le corps, appréhendé comme langage à part entière d'une transmission inconsciente, sans cesse réinterprétée



2015

Contraste

« Le silence paisible et le décor qui entourait sa découverte tôt ce matin-là, contrastaient étrangement avec la charge émotionnelle qui y était associée. »

1915

Sanctuaire de plusieurs milliers de victimes.

de l'irradiation génocidaire sur quatre générations, s'était imposé comme territoire d'investigation de ma mémoire d'exil. Images des corps suppliciés des victimes, des corps errants, non enterrés, niés dans leur mort réelle et leur existence même par le négationnisme turc. Corps escamotés, corps coupables, empêchés pour les survivants, habités d'un trop plein de fidélité mémorielle, corps incestueux des générations mêlées dans l'impossible deuil, corps malades des violences héritées, corps fendus entre indispensable mémoire et nécessaire futur, corps désirants dans le peu ou les restes, corps locataires, sans âges, sans cesse renvoyés au crime initial. Corps trop protégés des peurs de répétitions meurtrières, corps en miroir, lourds de haine dans un face à face mortifère entre le bourreau et la victime. Mon corps, enfin, effrayé de mon intrépidité à entreprendre ce voyage sur les lieux de nos arrachements familiaux. Allais-je croiser le corps martyrisé de ma grand-mère Mariam, partie de Sivas dans une colonne de déportation vers Deir ez-Zor ? Le corps de mon grand-père pourchassé dans les rues de Constantinople ? Et les autres, fantômes dépenaillés, visages hébétés, corps mutilés qui hantent encore nos inconscients familiaux ? Je sais depuis longtemps que l'on

ne visite pas impunément les sépultures encore béantes des morts-vivants de notre histoire. Se rapprocher en trop grande empathie de ces errants privés de tombes, niés dans leur mort, nécessite une bonne évaluation des risques et une juste distance pour ne pas céder à leur invitation lancinante à faire linceul de nos corps habités d'un trop-plein de fidélité mémorielle. Je sais aussi le danger qui préside au face-à-face pathogène qui lie encore la figure du bourreau et celle de la victime, dans une même haine et un même empêchement à projeter les termes d'un futur désarmé.

D'où parlerai-je dans cette immersion au confluent des territoires éclatés de ma mémoire ?

Qui serait convoqué de cette cohorte fantomatique et douloureuse dans la rencontre programmée avec le corps de mon ennemi ?

Je fis donc l'hypothèse, avant mon départ, qu'il était nécessaire d'emporter avec moi un lieu symbolique, rassurant, point d'ancrage solide et protecteur pouvant me prémunir du danger d'un effacement pressenti des frontières entre vie et mort, tout autant que la précarité



2015

Silences

« Silence dans les plaines incandescentes, brûlées de soleil sur les routes de Derik... Silence inquiet face à l'hostilité d'une langue inconnue parlée par les trois policiers turcs qui nous attendaient au retour. »

1915

Site abattoir.

Populations jetées de la falaise.

intuitivement anticipée à parler et me mouvoir dans une confusion de l'espace et du temps. C'est dans le souvenir de la lecture d'un ouvrage d'Hannah Arendt, *La crise de la culture*⁴, que je trouvais mon matériel d'ancrage symbolique. Dans le commentaire d'une parabole de Franz Kafka, l'auteure fait surgir l'idée et l'image même d'un territoire (une ligne de crête) radicalement inspoliable et inaliénable. Ce lieu magique, qui pacifiait mon départ en une représentation tangible et visualisable, avait une réalité physique : un chemin, le chemin tracé par la pensée.

« L'homme dans la pleine réalité de son être concret vit dans cette brèche du temps entre le passé et le futur. Cette brèche je présume, n'est pas un phénomène moderne, elle n'est même pas une donnée historique, mais va de pair avec l'existence de l'homme sur la terre. Il se peut bien qu'elle soit la région de l'esprit ou plutôt le chemin frayé par la pensée, ce petit tracé de non-temps inscrit à l'intérieur de l'espace-temps des mortels, dans lequel le cours des pensées, du souvenir et de l'attente sauve tout ce qu'il touche de la ruine du temps historique et biographique. Ce petit « non-espace » temps au cœur

même du temps, contrairement au monde et à la culture où nous naissons, peut seulement être indiqué, mais ne peut être transmis ou hérité du passé. Chaque génération nouvelle et même chaque être humain, en tant qu'il s'insère entre passé infini et futur infini, doit le découvrir et le frayer laborieusement à nouveau. »

J'emporterai donc dans mes bagages l'image de cette ligne de crête comme point de fixation d'un réel inentamable.

Le déni est constitutif et concomitant de l'acte génocidaire. Il est une entreprise visant à tuer la mort, faisant des descendants que nous sommes des générations privées d'enracinement symbolique. Ainsi, les générations post-génocidaires restent-elles légataires, à des degrés divers, d'une forme insidieuse d'irradiation dont les effets pervertissent encore aujourd'hui leur relation inconsciente à la vie, à la mort, à la transmission, à la filiation, au désir, au deuil ou à la séparation. Pour l'accédant précaire à la transcendance de la condition humaine que je suis, l'écriture a toujours constitué le médium indispensable à mon entreprise de réappropriation du symbolique.



2015

Complicité

« Ce qui fut notre ressenti commun,
c'est cette présence constante
d'une géographie qui, dans son immobilité,
semblait complice du crime. »

1915

Massacres, tortures, malnutritions,
épuisement.

La proposition du Site-Mémorial du Camp des Milles d'écrire le récit de mon engagement sur les routes de la déportation constituait donc une deuxième arme capable d'amortir l'angoisse et les effets d'une plongée trop brutale dans les restes de mon histoire.

Dans ce travail de réassurance, de recentrage sur les quelques fondamentaux provisoires mais nécessaires qui me permettraient de me présenter entier sur les lieux du crime, la présence de Stéphane ne me laisserait pas orphelin. Si nous ne nous connaissions que peu avant le départ, du moins avais-je été touché par le travail photographique qu'il avait réalisé sur le génocide Rwandais pour le Site-Mémorial du Camp des Milles. Ses portraits témoignaient avec force et pudeur de cette « cicatrice dans l'histoire », me renvoyant l'écho d'une approche engagée et sensible dont je percevais, au-delà de l'expérience que nous allions vivre, l'humanité. C'est donc accompagné par la figure rassurante de ce tiers de confiance, avec lequel une parole serait possible, que je pus vraiment concevoir mon départ et décoller le 8 juillet 2015 pour l'envers du chemin. Nourrie d'un travail préalable fait d'entretiens,

de lectures, de photos d'époque, de documents historiques, l'élaboration de notre carte géographique du crime nécessita, à la manière d'une enquête policière (chercher le corps!), un exercice quotidien d'investigations, de recueil de témoignages, de rencontres provoquées ou fortuites, de vérification d'hypothèses, que nous menèrent en topographes engagés, dans une acceptation raisonnée de l'errance. Ce voyage fut ainsi une création en soi, organisée quotidiennement dans une nécessaire adaptation au terrain et maintes remises en question. Nos errances, parfois, mais aussi les fulgurantes découvertes de nos intuitions confirmées se construisaient en l'absence de toute indication, information, présence de sites mémoriels ou de recueillement témoignant des atrocités commises. Dès notre arrivée, cette porosité partagée nous décida tout naturellement à embarquer dans ce voyage un jeune doctorant italien rencontré de manière fortuite dans les rues de Diyarbakir. Giancarlo Casà préparait une thèse d'histoire sur les massacres hamidiens de 1895-1896 perpétrés contre les Arméniens. Il décida, très vite, de sauter sur l'opportunité offerte de compléter de son érudition curieuse et passionnée d'historien, le double



2015

Tombeau à ciel ouvert

« Nous découvrons la faille de Yeniköy en contre bas de l'école et de la décharge. Béance sordide, tombeau à ciel ouvert dans la trivialité d'un abandon assumé.

Nous avons vu la chute des corps, nous avons entendu les cris d'effroi.

Nous n'avions plus de mots. »

1915

Site abattoir.

10000 hommes, femmes et enfants
jetés dans la faille [de 350 m. de hauteur].

témoignage attendu de la photographie et du récit.

La richesse de ces trois approches sensibles, la chaleur d'une entente complice et émue ont irrigué et sûrement pensé nos plongées dans les tréfonds d'une représentation de la violence appréhendée quotidiennement. Le saisissement partagé, face à l'évidence crue des preuves tangibles du crime et l'écho rémanent du cri des suppliciés, confirmait, au-delà de nos histoires et de nos mémoires respectives, le caractère universel de ce génocide.

Trois mois se sont écoulés depuis notre retour. Commence pour moi cet autre « envers du chemin » que constitue celui du souvenir et de son écriture.

Marseille septembre 2015

Sur mon bureau, les dix-huit photos sélectionnées par Stéphane pour l'exposition, concentré spatio-temporel de notre aventure commune. Ce que je perçois immédiatement, sans pouvoir le nommer, c'est que

j'ai sous les yeux l'écriture transposée de tout ce qui constitue les termes de ma mémoire d'exil et de mon ressenti intime du voyage. L'escamotage des corps, le poids du silence, l'inquiétante familiarité, la confusion de la frontière entre vie et mort, le vide, l'errance, une géographie génocidaire. La révélation soudaine du partage de cette grille de lecture inconsciente à travers le parti pris du photographe se déclinait sur chaque lieu représenté, sur chaque site-abattoir cherché et révélé.

L'escamotage des corps

L'escamotage des corps suppliciés, niés dans leur mort, réveille encore en cauchemars nos inconscients toujours habités des générations mêlées dans l'impossible deuil. Les victimes, ces sans-sépulture-fixe de notre histoire, errent encore dans l'attente d'une inhumation symbolique que la reconnaissance du génocide seule pourrait leur offrir. Elles nous ont accompagnés tout au long du voyage, à Palu, Diyarbakir, Muş, Harput, Mardin, Bitlis, Tatvan, Batman et ailleurs encore. Leur disparition



2015

Géographie génocidaire

« Au cours de notre voyage, nous fûmes surpris de constater que nombre de sites abattoirs que nous découvriions, se situaient désormais sur les lieux dédiés au plaisir du corps, de la fête et de la détente. »

1915

Site abattoir. Massacres et noyades.

des lieux qui accueillait leur vie quotidienne hante toutes les photographies de Stéphane Dumont de Sauret, chacune radicalement désertée de toute représentation humaine incarnée. Le genre humain n'y a pas sa place, comme rappel du caractère ahumain de toute entreprise d'extermination de masse. Au-delà de cette absence et de manière paradoxale, la présence des suppliciés apparaît bruyamment en creux de chaque cliché, dans une soudaine révélation des corps suspendus et du rappel lancinant de la supplique qu'ils semblaient nous adresser tout au long du voyage : « un linceul, un linceul à tout prix ! »

C'est peut-être à Muş ou à Harput que s'incarne le plus la représentation de cette absence-présence des corps. La ville de Muş, entre montagnes et fertiles vallées agricoles, offre une certaine douceur de vivre, une habitabilité accueillante et à échelle humaine. Elle fut un des hauts lieux de déportations, de massacres et de tortures des Arméniens. De nombreux récits et témoignages s'en sont fait l'écho. Il nous fut pourtant difficile de trouver un lieu précis qui en conserva la trace physique. L'absence était diffuse. Seuls les restes d'une église éventrée, abandonnée aux ronces, quelques

vestiges d'architecture arménienne témoignaient du souvenir d'une vie passée. La partie moderne fet contemporaine de la ville s'étendait en contrebas du quartier historique. Petits commerçants, artisans, s'affairaient dans ces rues d'un autre âge, aux maisons caractéristiques de l'architecture arménienne populaire et villageoise. Contrairement à l'irruption de la violence ressentie dans d'autres lieux, c'était plus l'absence des vies heureuses arrachées à leurs occupations quotidiennes que je lisais dans la douceur matinale de cette journée d'été. Absence des corps mais présence aussi de ces vies dans une représentation transposable du passé que rendait possible ce décor calmement figé dans l'histoire. Muş fut peut-être ma seule respiration dans ce voyage dans lequel le renvoi à la violence brute fut le lot commun. Si l'image de la disparition des corps a un sens, peut-être faut-il la chercher à Harput, petite ville touristique surplombant Elaziğ. Cafés ombragés, restaurants modernes en belvédère plongeant vertigineusement dans la vallée, bazars ventrus, colifichets pour touristes, foule bariolée dans le jardin public s'affairant aux préparatifs du dîner du ramadan, rien ne semblait indiquer une quelconque présence d'une vie arménienne passée. Pour



2015

Ville fantôme

« Un immense remblai de la taille d'une colline recouvrait ce qui fut l'ancienne ville arménienne. Une disparition totale, l'éradication de toute preuve d'une présence et des massacres. Au-dessus de ce linceul artificiel et sordide, soudain la ville m'est apparue. En suspension du vide qui l'habitait, elle semblait flotter. »

1915

Massacres et déportations.

seule indication, outre les nombreux récits et témoignages sur l'ampleur des morts et des atrocités commises dans cette ville durant le génocide, une photo d'époque, vue panoramique de l'ancienne ville. Nos tentatives répétées pour retrouver l'origine du point de vue initial qui l'avait saisie dans une représentation paisible d'avant génocide butaient sur des repères géographiques non-concordants et l'absence de trace tangible de quelque présence arménienne que ce soit. Après plusieurs heures de recherches, de doute et d'hypothèses contrariées, nous trouvâmes enfin l'origine exacte du point de vue. La ville qui s'était dérobée apparut d'un coup devant nos yeux. Mais nulle vie, nul monument, maison, église, ou signe, même précaire, d'un reste sur lequel accrocher nos regards. Un immense remblai de la taille d'une colline recouvrait ce qui fut l'ancienne ville arménienne. Une disparition totale, l'éradication de toute preuve d'une présence et des massacres. Au-dessus de ce linceul artificiel et sordide, soudain la ville d'antan m'est apparue. En suspension de cet effacement radical, du vide qui l'habitait, elle semblait flotter... Harput, ville fantôme de l'effacement et de la perte.

Le silence

Les photos de Stéphane actent de la disparition des vies et de la présence manifeste du silence. Les silences, devrais-je dire. Celui des arrachements familiaux, de ma peur d'afficher mon identité arménienne durant tout ce voyage. Le silence hypnotique qui nous saisissait parfois dans la révélation soudaine de la représentation de l'horreur, le silence volé d'une possibilité offerte au recueillement dans l'effacement de tout rappel symbolique ou tangible de cette histoire. Mais si le « taire » a un territoire c'est à Yeniköy, dans les gorges du Dudan que nous l'avons croisé. Un no man's land sur la route de Çermik et Çüngüş. Nous savons qu'il existe près de l'école du village l'un des plus grands site-abattoir du génocide. Une faille dans le sol, profonde de 350 mètres. 10000 hommes, femmes et enfants y furent précipités. Nous la découvrons, comme souvent, après un long travail de reconnaissance, apprentis topographes déterminés en recherche de la macabre révélation. Le bruit étouffé d'une lointaine activité agricole et le grésillement des milliers de mouches d'une décharge à ciel ouvert faisaient ressortir le silence angoissant qui



2015

Silence

« Ce renvoi au silence, à l'intraduisible nous l'avons aussi vécu de manière multiforme dans les ruines de l'église profanée de graffitis indécents qui domine la ville de Palu et où furent brûlés vifs hommes, femmes et enfants. »

1915

Site abattoir.

Massacre, noyades, crémations.

Déportations.

régnait. Une odeur de mort. Nous découvrirons la faille de Yeniköy en contrebas de l'école et de la décharge. Béance sordide, tombeau à ciel ouvert dans la trivialité d'un abandon assumé. Nous avons vu la chute des corps, nous avons entendu les cris d'effroi. Nous n'avions plus de mots.

Ce renvoi au silence, à l'intraduisible, nous l'avons aussi vécu, de manière multiforme, dans les ruines de l'église arménienne profanée de graffitis indécents qui dominent la ville de Palu et où furent brûlés vifs hommes, femmes et enfants. Silence dans les plaines incandescentes, brûlées de soleil sur les routes de Derik, de Lice. Silence soupçonneux d'une population mutique et fermée à Sason, rétive à nous indiquer le massif d'Antok, lieu de résistance, de combats et de massacres de masse. Silence entourant notre ascension par plus de 45 degrés pour en fixer finalement le dévoilement. Silence inquiet face à l'hostilité d'une langue inconnue parlée par les trois policiers turcs qui nous attendaient au retour, pour un interrogatoire serré sur le mobile de notre présence en ces lieux.

L'inquiétante familiarité

Dans cet envers du voyage, recomposé par le souvenir que les photos de Stéphane faisaient ressurgir, je me remémorai aussi combien j'avais rééprouvé ce sentiment nauséeux d'inquiétante familiarité vécu plusieurs années auparavant, lors de mon voyage à Istanbul. Complicités culinaires en odeurs et en couleurs, artisanat connu, un souffle d'âme peut-être ; tout, dans les rues de la vieille ville de Diyarbakir ou dans le chaudron populaire et industriel de Bitlis me renvoyait à ma part arménienne. Dans le même temps, j'éprouvais une fois encore cet empêchement à en jouir pleinement, comme si toute manifestation du désir sur les lieux du crime était barrée par un renvoi à la haine fantasmée du bourreau et la nécessaire distance à entretenir en fidélité aux souffrances de nos ascendants.

Cela se traduit aussi par la difficulté à nouer toute relation empathique ou amicale dès lors qu'elle n'était pas garantie par un tiers de confiance. Malgré – et je dois le dire – les marques de sympathie, de gentillesse ou d'attention réelle dont nous avons souvent été l'objet au



2015

Sacrilège

« Mais c'est plusieurs semaines après mon retour en France que le malaise ressenti sur le moment se transforma en vision insupportable des corps dansant et riant sur les tombes provisoires de nos morts. »

1915

Site abattoir de Mardin.

Poste d'escadrons de l'Organisation Spéciale.

cours de ce voyage, il me fut impossible de me départir d'une réserve distanciée d'où était exclu tout rapport de spontanéité ou de confiance.

Au cours de notre voyage, nous fûmes surpris de constater que nombre de sites-abattoirs que nous découvriions se situaient sur des lieux désormais dédiés au plaisir du corps, de la fête et de la détente : villégiature, tourisme, bars, restaurants et aires de jeux au bord du lac de Van (massacres, déportations); campings et aires de pique-nique ponctuant, à Kizilpete et Sürek, les berges du lac Göljök (exécution et noyades de masse); aire de pique-nique et restaurants, encore, en contrebas du village enseveli d'Harput; guinguettes en plein air, restaurants, face au Pont des Dix Yeux, à Diyarbakir.

Celui-ci, à l'extérieur de la ville, enjambe le fleuve Tigre de sa masse inquiétante. Eau sombre, épaisse, comme saturée. La campagne environnante est juste balafnée par un ensemble d'habitations modernes concentrées en quelques tours impersonnelles dominant le Tigre. En 1915, pendant plusieurs jours, des milliers de corps furent jetés du pont, rougissant les flots en une hémorragie continue. Le silence paisible et le décor qui entourait sa découverte

tôt ce matin-là, contrastaient étrangement avec la charge émotionnelle qui y était associée. Restaurants, bars à ciel ouvert aménagés dans des restanques bruisaient encore des relents de fête, danses, musiques et conversations joyeuses de la veille. Tous, offraient une vue imprenable sur le site-abattoir. Mémoire du plaisir et mémoire de la mort se conjuguèrent en une inquiétante familiarité.

Mais c'est plus tard, plusieurs semaines après mon retour en France, que le malaise que j'avais ressenti sur le moment se transforma en vision insupportable, sacrilège, des corps dansant, buvant et riant sur les tombes provisoires de nos morts. Cette image me poursuit en cauchemar.

Elle me renvoie brutalement au combat permanent à mener pour dissocier toute forme d'accession au désir, au plaisir, à l'enchantement de la vie, de la contre-image renvoyée de la destruction et de la mort. Cette autre relation pervertie à la vie et à la mort irradie encore – j'en fais l'hypothèse subjective – nos inconscients personnels et collectifs, nos agis, corsetés dans un empêchement ontologique. Comment passer de la survivance à la vie ?



2015

Présence des corps

« C'est peut-être à Muş que s'incarne le plus la représentation de cette absence / présence des corps. La ville de Muş, entre montagne et fertiles vallées agricoles, offre une certaine douceur de vivre, une habitabilité accueillante à échelle humaine. Elle fut un des hauts lieux de déportations, de massacres et de tortures. »

1915

Massacres et tortures. Immolations.
Armes à feu et armes blanches.

Entre vie et mort, le deuil impossible

C'est peut-être à Bitlis que nous pûmes le mieux visualiser les stigmates de la déportation, l'arrachement des familles à l'ordinaire de leur vie et leur départ précipité sur les routes de la mort. Ville bâtie sur les contreforts d'une colline verdoyante, entre montagnes et rivière, il était facile d'imaginer la qualité de vie qu'elle avait dû receler. Vues de la route, quelques grandes maisons bourgeoises visiblement habitées, dont nous reconnûmes l'architecture arménienne, témoignaient d'un passé non exempt de noblesse. Une photo d'époque confirmait cette impression. Nous la découvrîmes populaire, industrielle, congestionnée, loin du charme qui émanait de sa représentation passée. La découverte, en son hypercentre, d'un grand nombre d'anciennes maisons arméniennes en ruine, dévastées, nous laissa interdits. Tout portait l'empreinte d'un départ soudain, de l'affolement, de la peur, des pillages. Leur abandon semblait convoquer l'âme de ceux qui les avaient habitées. Nous pouvions, en parcourant les ruelles sales et insalubres, recomposer l'ordonnancement d'un urbanisme passé, en imaginer la sociabilité organisée, l'esthétique dans l'architecture

des restes d'un jardin accueillant l'ombre fraîche d'un grand arbre. La superposition entre cette réalité sordide, délabrée et l'imaginaire empreint de quiétude qu'elle suscitait brouillait les délimitations de la représentation entre les morts et les vivants. Le travail du temps avait préservé la vie morte et la mort vivante, me renvoyant encore dans l'entre-deux confusionnel de l'impossible deuil.

Cet impossible deuil des morts laissés en jachère de reconnaissance et de linceul, j'en ressens le poids dans la ville de Mardin. Nous sommes à quelques kilomètres de la frontière irako-syrienne. Au pied du promontoire sur lequel la ville a été bâtie, le désert de Syrie s'étend à l'infini. C'est là, dans cette immensité brulée, à Deir ez-Zor, que venaient mourir les ombres squelettiques qui avaient survécu aux massacres, aux tortures, aux conversions forcées, à la faim et aux maladies. Ce fut le point de départ de notre lente remontée vers le nord, sur les routes de la mort et des sites-abattoirs. Cet envers du chemin débuté à Mardin ne constitue qu'une partie d'une géographie plus vaste sur laquelle a été perpétrée le génocide. Quel que soit le point de départ, toutes les



2015

Inquiétante familiarité

« Le silence paisible et le décor qui entourait sa découverte tôt ce matin-là, contrastaient étrangement avec la charge émotionnelle qui y était associée. Restaurants, bars à ciel ouvert aménagés dans des restanques bruissaient encore des relents de fête, danses, musiques et conversations joyeuses de la veille. Tout offrait une vue imprenable sur le site-abattoir. Mémoire du plaisir et mémoire de la mort se conjugaient en une inquiétante familiarité. »

1915

Massacres. Déportations.
Haut lieu de Résistance.

colonnes de déportations convergeaient vers le désert de Syrie. Du massacre des 1 500 000 Arméniens, 100 000 seulement arrivèrent au bout du voyage. Des hauteurs de Mardin, je les ai vus vivants mais tout enveloppés de mort, aux confins de l'humanité. Dans une répétition tragique de l'histoire, les chrétiens d'Orient, dont certains sont sûrement les descendants des rescapés du premier génocide du XX^e siècle, furent la guerre et les massacres et refont, d'Irak et de Syrie, l'envers du chemin dans la première grande migration du XXI^e siècle. L'âme des morts et les vivants précaires s'y croisent dans une frontière abolie du temps et de l'espace.

Une géographie génocidaire

Dans ce voyage qui débute à quelques kilomètres de la frontière syrienne, se superposaient, dans un dialogue constant, petite et grande histoire ; la mienne et celle de tous les récits lus ou entendus des rescapés du génocide. Ce qui fut notre ressenti commun, dont témoigne le travail de Stéphane, c'est cette présence constante d'une géographie qui, dans son immuabilité, semblait complice du crime. Les paysages traversés nous renvoyaient sans cesse à l'image des déportés et de leur marche programmée vers la mort. Le choix de notre itinéraire, qui remontait progressivement du désert de Syrie jusqu'aux sources des arrachements familiaux, nous confrontait quotidiennement au face-à-face avec les colonnes de déportation. Vallées brûlées par le soleil, ponts, lacs, gorges, failles, falaises, monts escarpés, maisons abandonnées, églises éventrées ; tout convoquait la vision du basculement, de la chute des corps, de la torture, de l'épuisement, de l'abandon.



2015

Résistances

« Silence soupçonneux d'une population mutique et fermée à Sanson, rétive à nous indiquer le Massif d'Antok ; lieu de résistance, de combats et de massacres. »

1915

Massacres. Combats.

Un «chez-moi» rassurant

Dans cette géographie génocidaire, deux territoires émergent en forme d'îles pacificatrices de nos corps et de nos âmes, malmenés par cette confrontation mortifère quotidienne.

Diyarbakir fut notre porte d'entrée dans ce voyage et notre point de départ vers la France via Istanbul. Nous logions dans la vieille ville, à l'abri des remparts qui forment une frontière physique avec la partie contemporaine de la ville. Commerçants, artisans s'y affairaient en grande agitation dans de grands bazars multicolores et odorants. On y mange, on y boit dans la fraîcheur d'anciens caravansérails. On s'y promène pour partie dans un labyrinthe de ruelles bordées de petites maisons basses, témoins d'un passé préservé. Premier de ces «chez-moi rassurant», l'église Surp Giragos, entourée de son jardin accueillant, de son restaurant et de sa librairie est un îlot de paix en suspension de cette agitation urbaine. Elle fut la plus grande cathédrale du Moyen-Orient, détruite pendant la Première Guerre mondiale à coups de canon par les turcs. Rénovée grâce au soutien de la majorité pro-kurde des élus de la municipalité de Diyarbakir, c'est

aujourd'hui un lieu de culte mais aussi un centre culturel à fort rayonnement, fréquenté et investi par la communauté kurde et arménienne. Surp Giragos fut pour nous un havre protecteur et chaleureux, qui accueillit notre arrivée en Turquie et notre départ au terme de ce périple.

Nous y avons rencontré des amis passionnés et courageux qui nous ont guidés, conseillés, qui ont aplani nos doutes aussi, en grande empathie. Mes pensées vont tout particulièrement à Armen, à Guzidé, à Ebru. Surp Giragos fut aussi le lieu – et je le savais dès mon départ – d'un rendez-vous posthume avec une autre mémoire chère qui ne manquerait pas d'être convoquée durant notre voyage.

« Nous avons bu à la même eau, Eric ! ». Je me rappelle le petit mot que m'avais laissé Christian V. Artin à l'occasion de la sortie de mon livre. Fils de Garbis Artin, fondateur de l'Association pour la Recherche et l'Archivage de la Mémoire Arménienne, il avait repris, après le décès de son père, ce travail de témoignage multiforme sur les restes de notre mémoire collective. Si son identité et sa mémoire d'exil s'exprimaient dans une fidélité



2015

L'impossible deuil

« La superposition entre cette réalité sordide, délabrée et l'imaginaire empreint de quiétude qu'elle suscitait brouillait les délimitations de la représentation entre les morts et les vivants. Le travail du temps avait préservé la vie morte ou la mort vivante, me renvoyant encore dans cet entre-deux confusionnel à l'impossible deuil. »

1915

Massacres et déportations.

1 500 mises à mort le premier jour.

sans faille pour la cause arménienne, son ouverture intellectuelle et créative en faisait un citoyen engagé de tous les combats, où s'exprimaient à la fois son courage, sa générosité et sa profonde humanité. Loin d'une vision étroite propice aux enfermements communautaires, la traduction de son arménité constituait le terreau fertile d'une solidarité à agir contre toutes les formes d'injustices et toutes les répétitions meurtrières de l'histoire. Son adhésion immédiate à notre projet et l'aide qu'il nous apporta dans sa préparation furent un soutien précieux. Quelques mois auparavant, Christian avait fait, lui aussi avec sa femme Brigitte, son propre voyage sur la trace de ses grands-parents depuis Diyarbakir vers la région du Dersim, berceau de sa mémoire familiale. Parti avec le réalisateur Gilles Cayatte, et un auteur de BD, Thomas Azuélou⁵, son immersion en Turquie donna lieu à un documentaire, *Le printemps des Arméniens* et une bande dessinée, *Le fantôme arménien*. On le voit à Surp Giragos ou sur le Pont des Dix Yeux en arpenteur pudique et ému de l'histoire de ses grands-parents. Christian V. Artin s'est tué tragiquement dans un banal accident quelques semaines avant notre départ. Son souvenir vivant m'a accompagné tout au long de ce voyage. Mes pas dans ses pas.

Le deuxième territoire d'incarnation d'un « chez-moi rassurant », Stéphane s'y rendit seul. Je ne peux aujourd'hui qu'en traduire l'esprit et ce qu'il éveille en moi par le récit qu'il m'en fit, et l'image précieusement ramenée qui lui confère une place toute particulière dans la mémoire de ce voyage. Rencontrer l'Arbre des Arméniens se mérite. Symbole des souffrances de tout un peuple, son emplacement se transmet de bouche à oreille. Situé non loin de la ville de Lice, on y arrive par une route de terre au milieu d'immenses plaines, après une longue marche. Si je n'ai pas vu l'Arbre des Arméniens, du moins puis-je projeter, dans la photo qu'en a rapporté Stéphane, le lieu où pourrait s'incarner géographiquement une pacification possible nos mémoires difficiles. Est-ce la représentation palpable d'une forme d'extraterritorialité qui s'en dégage ? Toujours est-il qu'il suscite en moi l'idée d'un mémorial précaire mais tangible qui, même secrètement partagé, invite au recueillement et à la commémoration.



2015

Eaux sombres

« Le pont des Dix-Yeux à l'extérieur
de la ville enjambe le fleuve Tigre
de sa masse inquiétante....

Eaux sombres, épaisses,
comme saturées... »

1915

Site abattoir. Noyades.

« Pendant plusieurs jours, des milliers
de corps furent jetés du pont, rougissant
les flots en une hémorragie continue ».

L'envers du chemin se termine. Pas de conclusion. Assurément, une pierre de plus dans mon travail subjectif et vital d'une mise en sens d'un héritage dont le testament reste toujours en suspension d'écriture.

Comme chaque fois, cette plongée dans le souvenir est difficile, une immersion douloureuse, presque hypnotique. Dans le rappel de la parabole de Franz Kafka, demeure cette conviction: il faut continuer de frayer inlassablement ce chemin de la pensée. Celui-ci pourrait se résumer par le vers du poète arménien Emine : « Comment devenir entier, trouver enfin l'impossible moyen ? ». Mon identité s'est construite sur la transmission, consciente et inconsciente, d'une mémoire génocidaire qui prend sa source dans le meurtre de la mort, comme structure permettant la transmission. Mais cette identité s'est bâtie aussi dans la porosité curieuse et solidaire d'autres engagements, d'autres cultures, d'autres rencontres, d'autres expériences. Au-delà donc de la singularité de mon histoire arménienne, cet héritage ne me questionne que dans sa capacité à rebondir en interaction subjective avec d'autres histoires, d'autres mémoires. Quel qu'en soit l'expression ou le support, ce partage

constitue le terreau nécessaire à une sortie du silence. Il permet, dans l'élaboration des invariants douloureux qui affectent encore nos mémoires en missives généalogiquement meurtrières, de continuer à témoigner et à agir afin de prévenir les répétitions de l'histoire.

Mais je demeure aussi convaincu que les témoignages multiformes issus de nos mémoires d'exil irriguent bien au-delà de leur inscription historique, géographique ou communautaire. Dans la relation que chaque individu entretient avec sa propre histoire, les territoires symboliques visités par nos mémoires peuvent faire écho en chacun dans la relation qu'il entretient avec la vie, la mort le désir, la transmission, la filiation, la violence, l'empêchement ou la transcendance. À quels rappels inconscients de l'histoire, pourtant « française », de Stéphane, ce voyage répondait-il? Pourquoi est-il parti saisir les cicatrices des victimes tutsies du génocide rwandais et l'effacement des corps des suspendus de notre histoire? Pourquoi Giancarlo Casà, jeune historien sicilien entreprend-il avec tant de passion, de détermination, une thèse sur la trace des victimes arméniennes des massacres hamidiens? La réponse leur



2015

Disparition des corps

« Comment rendre compte de la disparition des corps, du vide, de l'effacement, de la violence quand l'histoire remonte comme des bulles hallucinées à la surface de la mémoire ».

1915

Ville détruite pendant le massacre.

appartient. Mais ce que je sais, c'est qu'ils représentent l'écho entendu de toutes ces voix qui dialoguent avec mon identité arménienne et la dépassent dans le même mouvement, en résumé d'humanité.

Marc-Alain Ouaknin⁶, dans son livre *Symbole du judaïsme*, nous invite à considérer la mémoire comme une mise en jeu de nos identités, une ouverture. Se souvenir serait, selon lui, *s'ouvrir à l'autre*. Il cite Rabbi Naham de Braslav : « Il n'y a de mémoire que dans le monde qui vient », ce qu'il traduit par « souviens-toi de ton futur ».

Depuis près d'un siècle, Arméniens et Turcs, les uns dans leur combat pour la reconnaissance du génocide, les autres dans la négation du meurtre, continuent à faire vivre les 1 500 000 victimes en quête de sépulture. Le rappel incessant de leur existence par les Arméniens avec, en miroir, leur négation par l'Etat turc, confèrent à ces corps errants une parfaite sécurité contre l'oubli, dans une incapacité réciproque pour les deux parties à les inscrire pleinement dans l'histoire. Née d'un acte de mort, la Turquie est sans cesse renvoyée à la tâche originelle du meurtre et de la transgression. Reconnaître

le génocide reviendrait pour elle à exhumer nos morts non reconnus pour les tuer une deuxième fois, à froid, révélant ainsi la vie des fantômes en suspension de notre histoire commune. Comment, dès lors, pourrait-elle projeter un vivre-ensemble dans le vide abyssal d'une histoire qui se résumerait à une mystification organisée ? Comment concevoir les termes d'un futur et d'une transmission qui s'incarneraient, toute vérité révélée, dans la nudité d'un escamotage fondateur ? De la même manière, pour les descendants du génocide que nous sommes et dans la projection dynamique que cette reconnaissance induirait, comment se préparer à renoncer au statut de victime et de martyr par délégation, statut qui confère malgré tout un certain confort psychique, à travers le regard compassionnel de l'autre ? Lorsque rendus à nous-mêmes, nos morts symboliquement enterrés, rejoignant ainsi le droit commun des humains, serons-nous outillés pour construire un destin non plus contre mais avec... ? Sortir des figures imposées de cette relation pathogène, dans la projection d'une mémoire du futur, fait partie des pistes à investiguer pour dépasser ce double empêchement et nous inscrire dans une ré-historisation de nos mémoires réciproques. Nous appartenons, Turcs



2015

Itinéraire

« Le choix de notre itinéraire qui remontait progressivement du désert de Syrie jusqu'aux sources des arrachements familiaux, nous confrontait quotidiennement au face à face avec les colonnes de déportations. »

1915

Région de Lice : massacres. Déportations.

et Arméniens, à des « générations spontanées » dont l'histoire débute par un évènement hypnotique auquel, dans le déni ou dans la lutte pour sa reconnaissance, nous sommes sans cesse renvoyés. Naissance d'une nation contre naissance d'une meurtrissure datée. Cet impératif d'une double réappropriation de nos mémoires, transcendant le temps de la tragédie, porte en lui les éléments d'un déplacement spatial et psychique susceptible d'en revisiter l'irruption dans une échelle de temps plus vaste et de désamorcer nos paroles armées. Le génocide des Arméniens, dans sa folie et l'effrayante singularité de sa négation séculaire, reviendrait dès lors prendre sa place dans une mémoire commune plus riche permettant son partage. Il deviendrait un évènement à portée universelle dont la commémoration n'a de sens que dans la vigilance de tous, citoyens, États, organisations internationales, à prévenir et dénoncer toutes formes de répétitions meurtrières.

Le récit de ce voyage n'a pas de prétention à l'exemplarité, à la généralisation. Il est par contre le fruit d'un parti pris. Celui du partage et de la mise en jeu du signifié traumatique où le « je », rencontrant chaque « nous »,

participe d'une tentative d'émancipation individuelle et collective, dans un dialogue en solidarité sensible de toutes les mémoires de la violence, du déracinement, d'atteinte à la culture d'origine, d'exil.

Il est un matériau parmi tant d'autres, ré-interprétable à l'aune de chaque expérience de vie, pouvant réveiller en chacun le sentiment rassurant qu'il n'est pas seul et participe d'une conscience humaine plus vaste où sa parole peut être accueillie, entendue et partagée.

Il ne faut rien oublier.

Eric Semerdjian



2015

Mémorial précaire

« Ce lieu, symbole des souffrances endurées,
dont l'emplacement se transmet de bouche
à oreille nécessite une longue approche
sur une piste de terre qui traverse
l'immense plaine....

Un mémorial précaire, secrètement partagé,
propice à un recueillement enfin possible. »

1915

Route des convois
de déportations vers le sud.

2015
2014
2013
2012
2011
2010
2009
2008
2007
2006
2005
2004
2003
2002
2001
2000
1999
1998
1997
1996
1995
1994
1993
1992
1991
1990
1989
1988
1987
1986
1985
1984
1983
1982
1981
1980
1979
1978
1977
1976
1975
1974
1973
1972
1971
1970
1969
1968
1967
1966
1965
1964
1963
1962
1961
1960
1959
1958
1957
1956
1955
1954
1953
1952
1951
1950
1949
1948
1947
1946
1945
1944
1943
1942
1941
1940
1939
1938
1937
1936
1935
1934
1933
1932
1931
1930
1929
1928
1927
1926
1925
1924
1923
1922
1921
1920
1919
1918
1917
1916
1915



SUR LE
CHEMIN

D'UN
MONDE
DISPARU



La plupart des photos d'archives sont tirées du livre de Raymond Kévorkian et Paul Paboudjian, « Les Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide » dont le titre résume l'ambition : montrer la richesse et la vitalité d'un peuple une dizaine d'années avant la tragédie, sa diversité à travers les régions administratives –les vilayet– qui composent son territoire. Il s'agit de mettre au jour « un monde disparu », a vanished world, pour reprendre la belle expression du photographe Roman Vishniac à propos de ses photos sur la culture des juifs d'Europe de l'Est.

Nous avons voulu que les photos actuelles des lieux de massacres oubliés puissent être placées «en regard » de ces hommes et de ces femmes à la fois paisibles et déterminés saisis avant la catastrophe. Comme s'ils la dévisageaient, comme s'ils la reconnaissaient.

Elles sont complétées par quelques photos du livre « Les Arméniens 1917-1939 : La quête d'un refuge » de Raymond Kévorkian Lévon Nordiguian, Vahé Tachjian, dont l'évidente actualité fait mal.

Elles montrent l'évacuation des camps de survivants arméniens dans des conditions catastrophiques vers des habitats de fortune, tentes ou baraques en bois, avant leur intégration douloureuse au Proche-Orient notamment permises par les organisations caritatives, à l'instar de l'UGAB (Union Générale Arménienne de Bienfaisance). Nous remercions le centre de recherche NUBAR grâce auquel nous avons pu sélectionner et exposer l'ensemble de ces photos.

Raymond H. Kévorkian, Paul B. Paboudjian, « Les Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide ». Editions Arthis, Paris, 1992.

Raymond H. Kévorkian, Lévon Nordiguian, Vahé Tachjian, « Les Arméniens 1917-1939 : La quête d'un refuge ». Editions, Paris,





Chronologie

- > **600 avant J. C.** Arrivée des premiers Arméniens dans les environs du lac Van.
- > **301** Le christianisme devient religion officielle. Premier Etat chrétien de l'Histoire.
- > **404** Naissance de l'alphabet arménien
- > **1375** Disparition du dernier royaume arménien.
- > **XVI^e-XV^e siècle** Les Ottomans et les Persans se disputent l'Arménie.
- > **1894-1896** Massacres de masse des Arméniens par Abdülhamid II, sultan de l'Empire ottoman.
- > **1908** Révolution des Jeunes Turcs dans l'Empire ottoman.
- > **1909** Massacre de 30 000 Arméniens à Adana.
- > **Nov. 1914** Entrée en guerre de l'Empire Ottoman aux côtés des puissances centrales.

- > **Janvier 1915** Désastre de l'offensive turque contre les Russes à Sarikamis, dans le Caucase.
- > **Février 1915** Mise au point, sous la direction de Talaat Pacha, de l'opération d'anéantissement des Arméniens, présentée comme un déplacement de population.
- > **1915-1916** Génocide des Arméniens : massacres, famine et déportation. 1,5 million de victimes.
- > **1916** Découverte des charniers.
- > **Mai 1918** Proclamation d'indépendance de l'Arménie.
- > **Oct. 1918** Armistice de Moudros scellant la défaite de l'Empire ottoman.
- > **1919-1921** Mouvement kémaliste contre le démembrement franco-britannique de l'Empire ottoman.
- > **Août 1920** Traité de Sèvres reconnaissant l'indépendance de l'Arménie caucasienne.
- > **Déc. 1920** Soviétisation de l'Arménie.
- > **Juillet 1923** Traité de Lausanne qui revient sur le traité de Sèvres. Création de la République turque.

Le « Tséraspanoutioun » des Arméniens (1915 – 1916)



1,5 million de victimes aux portes de l'Europe

Précédé par les massacres de 1894-1896 perpétrés par le Sultan Abdul Hamid, durant lesquels plus de 200 000 Arméniens périrent, le génocide débute le 24 avril 1915, par l'arrestation et l'assassinat de plusieurs centaines d'intellectuels arméniens à Istanbul.

Il est planifié par certains leaders des « Jeunes Turcs », parti au pouvoir. L'objectif est une unification des peuples de langue turque, du Bosphore aux déserts d'Asie centrale, les Arméniens leur apparaissant comme le principal obstacle.

S'ensuivent alors le désarmement de tous les soldats arméniens servant dans l'Armée turque et surtout la mise en œuvre d'une politique génocidaire se traduisant par le massacre ou la déportation systématique des Arméniens par les forces turques, qui prétendent les transférer vers des régions éloignées du front.

L'ambassadeur américain Morgenthau rapporte dans ses Mémoires ces propos de Talaat Pacha, ministre de l'Intérieur turc, considéré comme le principal organisateur

du génocide : « Nous avons donc pris la décision irrévocable de rendre impuissants (les Arméniens) avant la fin de la guerre. Nous avons déjà liquidé la situation des trois-quarts des Arméniens ; il n'y en a plus à Bitlis, ni à Van, ni à Erzeroum »

Le « Tséraspanoutioun » des Arméniens (de « Tsér », le peuple, et « Spanoutioun », l'assassinat) aboutit, sur leurs terres ancestrales, à l'assassinat de 1,5 million d'Arméniens sur les 2,2 millions vivant en Turquie. Les autres devaient quasiment tous fuir le pays « sans retour possible », comme il est écrit sur leur sauf-conduit.

Raphaël Lemkin, lors de la création du concept de « génocide » après la Shoah, prend pour antécédent emblématique le génocide des Arméniens, reconnu depuis par la communauté des historiens, par le Parlement européen et la Commission aux droits de l'homme de l'ONU.

Une centaine d'années après les faits, les autorités turques refusent encore de reconnaître ce génocide. Elles préfèrent y voir des faits de guerre, voire des déportations massives, bien que des voix de moins en moins isolées s'élèvent en Turquie pour dénoncer cette position et demander un débat approfondi sur ces événements.

2015
2014
2013
2012
2011
2010
2009
2008
2007
2006
2005
2004
2003
2002
2001
2000
1999
1998
1997
1996
1995
1994
1993
1992
1991
1990
1989
1988
1987
1986
1985
1984
1983
1982
1981
1980
1979
1978
1977
1976
1975
1974
1973
1972
1971
1970
1969
1968
1967
1966
1965
1964
1963
1962
1961
1960
1959
1958
1957
1956
1955
1954
1953
1952
1951
1950
1949
1948
1947
1946
1945
1944
1943
1942
1941
1940
1939
1938
1937
1936
1935
1934
1933
1932
1931
1930
1929
1928
1927
1926
1925
1924
1923
1922
1921
1920
1919
1918
1917
1916
1915



SUR LE
CHEMIN

D'OVSANNA
KALOUSTIAN



Dieu m'a laissée en vie
pour que je raconte.

© Marc Melki

1907

Osvanna Kaloustian

2014

Une des derniers rescapés du génocide
des Arméniens

Adabazar (1907 – 1915)

Nous étions tous très heureux à Adabazar.

Je m'appelle Ovsanna Kaloustian. Je suis née le 28 novembre 1907 dans la ville d'Adabazar, fondée par les Arméniens au début du XV^e siècle, qui se situe le long de la rivière Sakarya, à 120 kilomètres de Bolis (Istanbul). Elle était divisée en quatre quartiers portant les noms de leurs églises respectives.

Mon père, Siragan Sérabian, et ma mère, Zarouhie Miskdjian, sont nés à Adabazar, en 1868 et en 1882.

Notre maison faisait face à l'église Sourp Krikor Loussavoritch, l'école était juste à côté. Mon père tenait un café, il était aussi coiffeur et arracheur de dents. Ma mère s'occupait de la maison, de mes frères et de moi. Deux mois par an, elle travaillait dans l'élevage des vers à soie.

Tous les matins, je traversais la rue pour boire mon thé tout chaud que me donnait mon père avant d'aller à l'école : je me souviens encore du parfum du chèvrefeuille et du jasmin. Les dimanches après-midi, je me rendais seule chez ma grand-mère, sans aucune crainte. Elle vivait dans le quartier Sourp Herehtagabed, dans le centre, où tous les habitants étaient aussi arméniens. J'allais et venais sans danger.

Le génocide (1915 – 1919)

Adabazar devait être vidée en 3 jours.

Ce dimanche de printemps 1915, notre vie fut complètement bouleversée. Ma mère est rentrée en pleurs de l'église. Le curé nous avait annoncé que nous devions partir. « Mais où ? – On ne sait pas », me répondit-elle. Les Turcs voulaient vider Adabazar en 3 jours. Une chose impossible... mais qui a eu lieu !

Les 22000 habitants arméniens d'Adabazar ont dû partir en laissant tout derrière eux, les réfractaires étant exécutés. Nous avons pris un train à bestiaux à la gare d'Arifia, puis à Eskişehir ; nous nous sommes arrêtés à Çay Station. Un jour, Talaat Pacha, l'ordonnateur du génocide, devait passer par là en train. Pour ne pas lui imposer la vue de notre campement de la mort, on nous a dispersés, tout comme ma famille : une partie dans la ville de Bolovadin, et l'autre partie dans un village plus loin.

Quatre ans durant, il nous fallut endurer l'errance, la faim, la soif, la peur, les privations, l'oppression, les maladies. Nous devions acheter à prix d'or notre nourriture. Ma mère me noircissait le visage pour repousser les convoitises. Il m'a fallu aller travailler pour des familles

2015
2014
2013
2012
2011
2010
2009
2008
2007
2006
2005
2004
2003
2002
2001
2000
1999
1998
1997
1996
1995
1994
1993
1992
1991
1990
1989
1988
1987
1986
1985
1984
1983
1982
1981
1980
1979
1978
1977
1976
1975
1974
1973
1972
1971
1970
1969
1968
1967
1966
1965
1964
1963
1962
1961
1960
1959
1958
1957
1956
1955
1954
1953
1952
1951
1950
1949
1948
1947
1946
1945
1944
1943
1942
1941
1940
1939
1938
1937
1936
1935
1934
1933
1932
1931
1930
1929
1928
1927
1926
1925
1924
1923
1922
1921
1920
1919
1918
1917
1916
1915



SUR LE
CHEMIN

D'ACTES
JUSTES



Actes justes : récits relatifs aux Arméniens

UN ALLEMAND DONNE SON PASSEPORT A UN PRÊTRE ARMÉNIEN FUGITIF

Keckel, un ingénieur-mécanicien allemand, aide le prêtre Grigoris Balakian à fuir Bahtché, qui en témoigne : « Sachant que j'étais un ecclésiastique, il voulait en bon chrétien catholique m'aider de son mieux ». Keckel lui donne son propre passeport en retirant la photo initiale et l'envoie par le train à Indjirlik, une ville se trouvant à quatre heures de là, avec une lettre de sa part pour un ami intime, lui priant de l'héberger jusqu'à son arrivée. Grigoris arrive à bon port, mais comme Keckel ne le rejoint pas tout de suite, il trouve refuge pendant quelque temps dans la forêt. À son arrivé, Keckel dresse une tente sur un tertre, loin d'une présence humain. Grigoris s'y abrite le temps de reprendre des forces pour continuer sa fuite.

LE CONSUL D'ITALIE EN TURQUIE PROTESTE CONTRE LE GÉNOCIDE ET SAUVE 50 000 ARMÉNIENS

Giacomo Gorrini, consul d'Italie de 1911 à 1915 à Trabzon, est le témoin oculaire des massacres et de la déportation des Arméniens. En août 1915, à la déclaration de guerre de son pays contre la Turquie, il doit quitter Trabzon. Pendant la Première Guerre mondiale, il dénonce les actes criminels des dirigeants Turcs contre les Arméniens, décrivant toutes les horreurs du génocide. « Si chacun avait connu ce que je sais et avait vu que j'ai vu de mes propres yeux et ai entendu de mes propres oreilles, dit Gorrini, tous les Chrétiens se seraient levés contre la Turquie, pour maudire son gouvernement inhumain, le féroce "Comité Union et Progrès" et leurs alliés, et les auraient tenus comptables de ces crimes sans précédent à la fois dans le passé et dans l'histoire récente de l'Humanité ». Lors de son retour en Italie en mai 1915, il sauve, avec l'ambassadeur américain Morgenthau et Monsignor de Vatican 50000 arméniens de la déportation.

UN LIVRE SUR LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN PROVOQUE UNE PRISE DE CONSCIENCE COLLECTIVE

Lord James Bryce, un statisticien irlandais, homme d'étude et conseiller du parti libéral, s'intéresse aux Arméniens à la suite d'une de ses visites dans le Caucase en 1876. En 1915, pendant le génocide arménien, il est chargé par le gouvernement britannique de préparer un dossier sur les persécutions et les massacres des Arméniens en Turquie. En 1916, paraît Le traitement des Arméniens dans l'Empire Ottoman, plus connu sous le nom Le Livre Bleu, co-écrit avec l'historien Arnold Toynbee. Contenant une vaste documentation sur les massacres des Arméniens, il provoque une vraie prise de conscience collective du génocide.

UN PASTEUR ÉVANGÉLISTE ALLEMAND DÉNONCE PUBLIQUEMENT LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN

Après les premiers massacres d'Arméniens en Turquie en 1895 (300 000 victimes), Johannes Lepsius, pasteur évangélique allemand, fonde la Mission allemande d'Orient qui a pour but d'accueillir dans des orphelinats les enfants arméniens rescapés. De 1912 à 1914, il participe aux démarches diplomatiques et aux conférences sur la question arménienne à Constantinople, Paris, Londres et Berne. En 1915, peu après les débuts du génocide arménien, Johannes Lepsius se rend à Constantinople et y fait une enquête prolongée recueillant des matériaux sur le génocide se déroulant sous ses yeux. Face à ces atrocités, il sollicite un entretien avec Enver Pacha, le Ministre de la Guerre qu'il exhorte, en vain, d'arrêter la déportation systématique de la population arménienne. En 1916, il publie un livre contenant de nombreux documents et témoignages inédits sur le génocide des Arméniens nommé La situation de la population arménienne en Turquie. Malgré sa confidentialité et la censure allemande, cet ouvrage contribue à une prise de conscience en Europe et à une mobilisation de réseaux de sauvetages. Réfugié en Hollande, Johannes Lepsius continue sa lutte en faveur des Arméniens jusqu'à la fin de la guerre, et même après son retour en Allemagne.

L'AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS À CONSTANTINOPLE SE BAT POUR FAIRE CESSER LES MASSACRES CONTRE LES ARMÉNIENS

Henry Morgenthau, avocat d'origine juive, ambassadeur des États-Unis à Constantinople à partir de 1913, s'emploie pendant toute la durée de son mandat à contacter personnellement les chefs du « Comité Union et Progrès » et de « Jeunes Turcs » comme Enver, Djemal et Talaat, les appelant à faire cesser les déportations et l'extermination de la population arménienne de Turquie. En 1916, il retourne en Amérique où il consacre ses efforts au rassemblement de fonds pour les survivants.

UN INFIRMIER ALLEMAND TENTE DE RENDRE PUBLIQUES DES PHOTOS DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN

Armin Theophil Wegner est docteur en droit, écrivain, poète et infirmier militaire allemand en service en Turquie pendant le génocide arménien. Passant outre les ordres des autorités turques et allemandes, il rassemble documents et preuves et photographie les camps arméniens de déportation. Avec l'aide des ambassades étrangères, il envoie ce matériel en Allemagne et aux États-Unis. Découvert, Wegner est arrêté par les Allemands sur demande du commandement turc. Transféré au service du choléra, il tombe sérieusement malade et quitte Bagdad pour Constantinople en novembre 1916. Dans sa ceinture sont cachées des plaques photographiques des massacres. En décembre de la même année, il est rappelé en Allemagne. Profondément touché par la tragédie des Arméniens, Wegner devient membre actif d'un mouvement pacifiste et antimilitariste. Ses photos comptent parmi les premières sources photographiques conservées du génocide arménien qui ont contribué à établir la preuve de la réalité du génocide.



UN AMIRAL FRANÇAIS EMBARQUE 4 100 ARMÉNIENS SUR SES NAVIRES

Louis Dartige du Fournet, amiral de la Marine française, commande en 1915 la flotte de Méditerranée. En juillet 1915, le massif de Musa Dagh est attaqué par les Turcs [...] 1 000 paysans prennent les armes et défendent les six hameaux du massif harcelés par les Ottomans. Malgré les pertes, ils résistent 40 jours. Voyant que le rapport de forces leur est défavorable, ils hissent un drapeau avec une croix rouge au sommet de la plus haute montagne. C'est un signal pour les navires français qui croisent au large pour établir le blocus de l'Empire Ottoman. Un contact est pris avec l'amiral qui demande aux villageois de tenir, le temps d'attendre les ordres du gouvernement français. Mais le temps passe et la réponse n'arrive pas. Louis Dartige du Fournet prend alors l'initiative de tirer au canon sur les troupes ottomanes et embarque sur ses navires près de 4 100 survivants. Il les débarque près du Canal de Suez où ils restent quatre années, jusqu'à la fin de la guerre.

« Il a sauvé d'une mort certaine mon père et ma mère, ainsi que les parents de ma femme, parmi de nombreux autres. Sans lui, nous ne serions pas là aujourd'hui. »

Mourad Indjeyan

UN VILLAGEOIS ARMÉNIEN DÉFEND DES FUGITIFS CONTRE LES TURCS

Khachatour, un Arménien habitant près de la rivière d'Arpachay sauve, avec d'autres villageois, de nombreux fugitifs au mépris de sa vie. Les Arméniens fuyants les massacres tentent de franchir la rivière d'Arpachay mais sont entraînés par la force du courant. Voyant les gens périr, les villageois placent six bœufs d'un côté et six de l'autre et font traverser les gens. Les Turcs leur tirent dessus depuis les collines environnantes, ne leur laissant aucun répit. Comme en témoigne Annman Arakelian, le neveu de Khachatour : « Mon oncle Khachatour, qui était un homme très courageux, rassembla quarante hommes et commença à se battre contre les Turcs, pour que les gens puissent traverser l'Arpachay ». 18 combattants, dont Khachatour, tombent entre les mains des Turcs et sont torturés puis tués. De nombreux fugitifs ont réussi à traverser la rivière et à échapper aux Turcs

UN CHEMINOT PROTÈGE UN PRÊTRE ARMÉNIEN

Le prêtre Grigoris Balakian voyage sous une fausse identité avec un passeport allemand. Il est toutefois exposé à des grands risques puisqu'il n'a pas l'apparence d'un Allemand et ne maîtrise pas assez bien la langue. Un cheminot arménien travaillant dans le train reconnaît le prêtre qui passait régulièrement à son école à Skutari. Il va vers lui et lui dit : « Révérend père, ne crains rien, je m'occupe de ta sécurité ». Grigoris peut ainsi arriver à bon port et souhaite remercier financièrement le cheminot. Mais ce dernier lui dit : « Au lieu que ce soit à moi de vous donner de l'argent, c'est vous qui voulez m'en donner ? J'ai accompli mon devoir, et j'aurais été encore plus heureux si j'avais pu faire plus pour votre salut ! »

UN GOUVERNEUR TURC AVERTIT LES ARMÉNIENS DE SA VILLE DU MASSACRE IMMINENT

Bagh Effendi, gouverneur de Bayazed, assiste à une réunion du « Comité Union et Progrès » (CUP) qui se tient dans la ville d'Erzka où il est décidé d'envoyer des officiers dans chaque ville et village de province pour massacrer la population arménienne. Bagh Effendi interdit aux officiers l'accès de la ville et les renvoie, expliquant qu'il prendra lui-même la décision à cet effet. Il rassemble alors les notables arméniens de Bayazed, les informe du danger et leur conseille de fuir vers la frontière russe. Plusieurs d'entre eux arrivent à traverser la frontière et à trouver refuge en Russie.

UNE FEMME KURDE CACHE L'ENFANT DE SES VOISINS ARMÉNIENS

Une femme kurde promet à ses voisins arméniens de sauver leur fils de 7 ans de la déportation. Après le départ des Arméniens de la ville, des Kurdes et des Turcs locaux se mettent à la recherche d'Arméniens cachés. Ils arrivent chez la femme kurde et réclament le garçon : « Donne-nous ce garçon ; nos baïonnettes sont ensanglantées et chaudes ». La femme répond qu'elle tuerait ce gégavour de ses propres mains si elle le trouvait. En fait, elle l'abrite chez elle pendant près d'un an à l'insu de son entourage.

UN CHEF KURDE TENTE D'ACHETER LA LIBERTÉ DE FAMILLES ARMÉNIENNES

Selim Agha, chef kurde d'un petit village de la province de Sassoun, achète un officier turc pour pouvoir sauver plusieurs familles arméniennes du massacre. Selim Agha prétend que ces Arméniens travaillent pour lui. Quelques jours plus tard, il est décapité pour assistance aux Arméniens et sa tête est envoyée dans la ville de Mouch en guise d'avertissement à l'adresse d'autres Kurdes qui pourraient envisager de donner asile à des Arméniens.

UN RESPONSABLE TURC CHANGE L'IDENTITÉ DE PLUSIEURS VILLAGEOIS ARMÉNIENS

Un responsable turc, ami du père de Vartanoush Zakarian, technicien et fabricant de poêles arménien du village de Sebastia, vient le voir ainsi que sa famille la veille de la déportation et lui dit : « Ils ne vont pas partir en pique-nique, ce n'est pas comme un voyage à l'église Saint-Nshan, ne le dis à personne, mais nous allons garder certains individus dont nous avons besoin, et tu en fais partie » (témoignage de Vartanoush Zakarian). Le père de Zakarian, avec deux coiffeurs, trois médecins et des photographes sont autorisés à rester dans le village en se convertissant à l'Islam et en changeant leur nom arménien, pour que leur identité ne soit pas dévoilée.

UN ARABE ACHÈTE COMME SERVITEUR UN ARMÉNIEN EN DANGER DE MORT

Un Arabe voit Hambardzoum Karapet Sahakian couché dans le sable, épuisé, prêt à mourir, ne pouvant plus continuer la marche dans le désert au bout de cent-dix jours. « Il a abordé le gendarme, lui a donné un peu d'argent et a dit : "laisse-moi emmener celui-ci pour qu'il travaille pour moi". Il m'a emmené comme serviteur. Je suis devenu berger. Cet Arabe m'a sauvé la vie. Je le bénis toujours. Il est vrai que je vivais dans une étable ; je dormais avec les bêtes, mais j'ai eu la vie sauve » (Témoignage de Hambardzoum Karapet Sahakian).



DES BÉDOUINS CACHENT UNE ARMÉNIENNE PENDANT DEUX ANS

Des Bédouins acceptent d'accueillir et d'abriter Gyurdji Harutyum Keshishian qui arrive mourante à leur porte. Gyurdji Harutyum Keshishian raconte les marches forcées qu'elle a subies, vers le désert, à partir des camps de Deir ez-Zor, avec d'autres Arméniens. Ceux qui survivaient étaient jetés à moitié morts dans des fosses puis recouverts d'essence et brûlés. Par chance, elle a été épargnée. « J'étais sous les morts et j'ai senti quelqu'un qui me tenait la main très fort. Je suis restée là dans la fosse, toute une journée... Finalement, il y a eu une femme courageuse. Elle est arrivée à redresser la tête, a vu que les gendarmes étaient partis et s'est mise à crier : "Tous ceux qui sont vivants, sortez, fuyons" [...] nous étions une vingtaine de femmes et d'enfants. [...] Où allons-nous ? Nous n'en savions rien. [...] Nous sommes arrivés aux tentes des Arabes. Les Arabes étaient des gens très gentils, très bons [...] ils nous ont accueillis et gardés. Ils m'ont demandé : "Comment t'appelles-tu ?", J'ai dit "Gyurdji". "Maintenant, que ce soit Farida". [...] Nous y sommes restés deux ans. Puis les Américains sont venus, ont rassemblés les Arméniens et les ont conduits à Alep. » (témoignage de Gyurdji Harutyum Keshishian).

UN VIEILLARD EMPÊCHE DES KURDES DE TUER UNE ARMÉNIENNE ET SON BÉBÉ

Madame Djalila parvient à échapper avec son bébé au massacre du convoi de Séert. Dans sa fuite, elle est attaquée par un Kurde qui l'assomme avec une pierre et fait tomber son bébé à terre en perdant connaissance. Quand elle se réveille, elle voit quatre hommes kurdes, de grands poignards à la main. Ils viennent vers elle et veulent la tuer mais un vieillard qui les accompagne les en dissuade. Après leur départ, le vieillard revient vers elle et la rassure, il lui propose de la prendre chez lui ; mais pour lui rendre ce service, il demande de l'argent. Elle répond qu'elle n'en a pas. Pris de pitié en voyant le bébé, il enlève sa veste, lui demande de couvrir son enfant et les ramène chez lui. Avec sa femme, il les soigne, les nourrit et les héberge, jusqu'à ce qu'elle puisse aller à Mardin, retrouver d'autres rescapés de sa famille.

UN MÉDECIN-CHEF MILITAIRE PROTÈGE LES JEUNES FILLES ARMÉNIENNES DE SON HÔPITAL

Mustafa Bey, médecin-chef de l'hôpital militaire de Bitlis, comprend que les jeunes filles arméniennes de l'école américaine, qui échappent à la déportation grâce à leurs protecteurs américains, sont toutefois menacées par le gouvernement. Mustafa Bey fait alors valoir que ces jeunes filles lui sont absolument indispensables pour le bon fonctionnement de son hôpital et leur assure ainsi la survie.

LE PRÉSIDENT D'UNE MUNICIPALITÉ HÉBERGE CHEZ LUI 40 ARMÉNIENS

Mustafa Aga, le président de la municipalité de Malatia prend rapidement la mesure de la situation face aux Arméniens et travaille à atténuer les effets des dispositions appliquées sur place par le sous-préfet désigné par Constantinople. Il héberge ainsi chez lui jusqu'à 40 Arméniens. Malheureusement, l'engagement de Mustafa Aga lui a valu sa vie car l'un de ses fils, militant du mouvement « Jeunes Turcs », l'assassine en 1921 pour son engagement en faveur des Arméniens durant la guerre.

UN CHEF KURDE REFUSE D'APPLIQUER LES ORDRES ET PROTÈGE 45 VILLAGES ARMÉNIENS

Murtula Beg, un chef Kurde, refuse d'appliquer les ordres du vali Cevdet et protège les 45 villages du Kaza de Moks et ses 4 459 Arméniens des massacres, jusqu'à l'arrivée de l'armée russe dans la région.

UN FONCTIONNAIRE TURC AIDE DES ARMÉNIENS À FUIR ET PUBLIE DES DOCUMENTS OFFICIELS

Naim Sefa Bey est le secrétaire du Comité général de déportation à Alep en Turquie (aujourd'hui Syrie), l'organisme principal responsable des déportations des Arméniens entre 1915 et 1916. Il est envoyé à Meskenè pour accomplir la déportation des Arméniens de cette région vers le désert. Ayant conscience que les marches vers le désert de Deir-es-Zor constituent une condamnation à mort des Arméniens, il aide beaucoup d'entre eux à fuir vers des lieux sûrs. Par ailleurs, il garde pendant les années de guerre un bon nombre de documents officiels, télégrammes ministériels et décrets envoyés par le parti Union et progrès et les publie en 1920, avec l'aide du journaliste Aram Andonian.

UN GOUVERNEUR TURC REFUSE D'EXÉCUTER LES ORDRES DE DÉPORTATION D'ARMÉNIENS

Hasan Mazhar Bey, le vali (gouverneur), décide de protéger les Arméniens qu'il juge parfaitement inoffensifs. Il résiste aux ordres de déportation qui lui sont adressés par le ministère de l'Intérieur. La réponse d'Istanbul est claire. Le ministère de l'Intérieur met immédiatement fin aux fonctions du vali Mazhar et le Comité central Jeunes Turcs envoie à Angora l'un de ses membres les plus éminents, Atif Bey, qui met en œuvre la liquidation des Arméniens de la région.

UNE MISSIONNAIRE SUISSE OUVRE UN ORPHELINAT POUR DES CENTAINES D'ENFANTS ARMÉNIENS

Béatrice Rohner, missionnaire suisse, fonde et dirige un orphelinat d'enfants arméniens à Alep (Turquie, aujourd'hui Syrie), arrivant ainsi à sauver des centaines d'enfants durant le génocide arménien. Elle obtient l'autorisation de fonder cet orphelinat suite à plusieurs entretiens avec Jemal Pacha, un des membres du triumvirat à la tête du régime « Jeunes Turcs » en 1913-1918. En parallèle de cette action légale, elle réussit à entreprendre des opérations illégales de sauvetages dans les camps, dépensant d'importantes sommes d'argent que lui versent des cercles philanthropiques américains, suisses et allemands. Affrontant quotidiennement les violences, Béatrice Rohner tombe en dépression en mars 1916 et repart vers l'Europe, confiant son œuvre à une commission d'Arméniens. Tous les orphelins resteront en vie. Et elle continuera son œuvre d'aide humanitaire et de missionnaire.

Son œuvre ne se déroule pas sans difficulté, comme elle le décrit dans une lettre envoyée à un représentant d'un comité de secours à Bâle :

« Je suis à peine tolérée dans mon travail en faveur des orphelins [d'Alep], tandis qu'officiellement le travail de secours n'est pas autorisé du tout. Il faut l'accomplir en cachette et dès qu'il devient public, il fait l'objet d'interdictions et de répression. [...] Pour le moment les autorités n'ont pas pu se débarrasser de moi, parce que c'est elles qui m'ont chargée de ce travail, mais elles font tout ce qu'elles peuvent pour m'en dissuader ».

Béatrice Rohner



UNE ENSEIGNANTE DANOISE FONDE DES VILLAGES D'ACCUEIL POUR LES SURVIVANTS DU GÉNOCIDÉ ARMÉNIEN

Karen Jeppe, enseignante danoise, décide de consacrer sa vie au peuple arménien en secourant les rescapés des massacres du génocide. Dans les années 1915-16, elle organise la distribution d'eau aux convois, fournit aux Arméniens des vêtements kurdes et arabes pour les soustraire aux déportations et cache dans sa cave des rescapés. À Alep, elle fonde une maison d'enfants et un cabinet médical, au nom du « Comité pour la libération des femmes et des orphelins arméniens » de la Ligue des Nations. Elle sauve ainsi près de 2 000 femmes et enfants. En dehors d'Alep, Keren fonde six petits villages arméniens, tels que Tel Armen et Tel Samen qui permettent d'accueillir les survivants du génocide.

UN CHEF DE VILLAGE EMPÊCHE L'ASSASSINAT D'UN BÉBÉ ARMÉNIEN

-Un paysan kurde, sur le chemin du village, entend des cris de douleur. Il découvre un petit enfant de moins de deux ans couché tout nu sur le ventre au bord de la route. L'enfant a une grosse brûlure noire de soleil sur son dos. L'homme prend l'enfant, s'arrête au village de Kara Harabe, le lave et explique sa situation aux villageois. Après hésitations, il leur annonce qu'il va le tuer. Le Mukhtar, le chef du village, le réprimande et ordonne qu'on conduise l'enfant chez lui. Il le garde et l'élève comme son propre fils.

UNE PAYSANNE KURDE PREND EN CHARGE UN ENFANT ARMÉNIEN ABANDONNÉ

Sur le chemin de son village, Hayak, une paysanne kurde, avec son enfant, trouve Manuel Kirkyacharian, un enfant arménien nu, affamé. Elle couvre Manuel avec des habits de son enfant, et retourne au village. Arrivés chez elle, elle le lave, le nourrit et décide avec son mari de le garder pour qu'il les aide dans les travaux agricoles avec des tâches à sa mesure. De plus, ils le protègent des rafles de soldats turcs qui passent à la recherche d'arméniens cachés.

Sur la protection des familles kurdes du village, Manuel raconte : « Quand les soldats se rapprochaient, les villageois nous disaient : "Un soldat arrive, un soldat turc. Il ne faut pas qu'il vous arrive quelque chose ! Filez derrière le village, il y a des roseaux, cachez-vous là-bas". Les soldats passés, les villageois nous faisaient signe et nous revenions chacun dans la maison où nous vivions. »

Manuel Kirkyacharian

UN NOMADE TIRE UNE FEMME ARMÉNIENNE D'UN CHARNIER

Un nomade passe à Killeth, près d'un lieu de massacre d'arméniens à proximité d'un puits. Il entend des cris, regarde à l'intérieur du puits et voit une femme nue ensanglantée, assise sur une masse de chairs humaines en morceaux. La femme appelle à son secours. Il retire son abaya (robe) et la jette à la femme, lui disant de se couvrir avec, puis il lui lance une corde et la fait monter du puits. Il l'amène dans sa tente, la garde, la nourrit et soigne ses plaies. Quelques mois après la fin des déportations, il la conduit à Mardin saine et sauve.

UN CULTIVATEUR SYRIAQUE AIDE UN JEUNE ARMÉNIEN DANS SA FUITE

À seize ans, Manuel Kirkyacharian fuit son maître du village kurde de Kara Harabe pour aller à Azak, un village syriaque chrétien. Il y est pris comme serviteur dans une famille de cultivateurs qui le traite avec respect. Une rumeur fait état d'un rassemblement de réfugiés arméniens dans le village de Moussoul. Manuel désire y aller pour chercher des membres de sa famille. Son maître accepte de laisser partir cette main-d'œuvre gratuite. Il l'accompagne et le confie à un guide qui prend soin du jeune homme et le mène à destination.

« Mon agha appela le commerçant et lui dit : "quoi qu'il t'arrive, garde cet enfant près de toi. Veille sur lui. Nous te le confions. En cas de malheur, qu'il reste avec toi. Prends bien soin de lui et confie-le à l'église arménienne de Moussoul sain et sauf". »

Manuel Kirkyacharian

UNE INFIRMIÈRE NORVÉGIENNE ADOPTE UN ORPHELIN ARMÉNIEN

Norvégienne de Kragerø, Bodil Catharina Biørn, infirmière, est envoyée dans l'Empire Ottoman en 1905 par l'organisation Women Missionary Workers. Témoin en 1915-16 du génocide arménien, elle sauve la vie de nombreux enfants et femmes. Elle adopte un orphelin arménien âgé de deux ans qui sera son seul enfant. Durant tout le génocide, elle ne cesse de prendre des photos et de recueillir des témoignages, constituant ainsi un des rares fonds documentaires sur ce génocide.

UN TURC OBTIENT LA GRÂCE DU CHEIKH POUR UN ARMÉNIEN JETÉ DANS UNE CITERNE AVEC DES CADAVRES

Élias Djerdji Nasri Nazarian est arrêté puis amené avec 360 autres Arméniens à Diarbékir. Ils sont conduits à une citerne où quatre bouchers attendent pour les abattre puis les jeter dans la citerne. Il s'y jette après le premier coup de poignard, l'épaule et le bras brisés. Il survit dans le tas de corps pendant quarante jours, en mangeant des oiseaux nichant dans la citerne d'abord, en suçant le sang des cadavres ensuite. Quand Hadj Khalil Boum, un Turc à qui il avait rendu service des années auparavant, apprend qu'Élias se trouve vivant dans ce tas, il se rend auprès du cheikh et obtient sa grâce. Il le retire de la citerne et l'amène chez lui.

UN SOUFI KURDE APPELLE UN MÉDECIN POUR UNE ARMÉNIENNE SORTIE D'UN CHARNIER

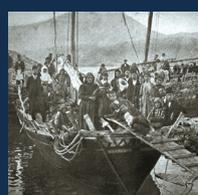
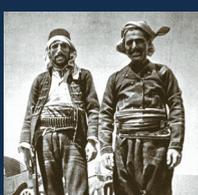
Khodr, un soufi kurde, passe à Kharabkhond, près d'un puits où sont jetés des cadavres d'Arméniens après avoir été assassinés. Il entend des gémissements. Il voit Mariam Kalaili vivante dans ce tas de morts. Il lui dit qu'il va la sauver. Elle refuse craignant d'être tuée comme cela s'est déjà produit avec d'autres. Il jure qu'il n'en fera rien, la rassure, lui jette un mouchoir pour qu'elle se couvre et la sort du puits. Il l'amène chez lui et fait venir un médecin qui la soigne et la guérit. C'est ainsi qu'elle peut rentrer plus tard à Mardin et retrouver les membres de sa famille.



2015 - 1915

L'ENVERS DU CHEMIN

Sur les traces du génocide des Arméniens...



MUSÉE D'HISTOIRE
ET DES SCIENCES
DE L'HOMME